

## PORTRAITS DE FAMILLE

*De quoi se plaindraient-ils,  
sinon de ce qu'il les aimât ?'*

Parce qu'ils ont compté, Éric Fourmestraux compte. Il égrène les années qui se suivent (« Restons jeunes ! »). Il énumère les jours qui l'éloignent de ses parents, sans encore les séparer de lui, tant qu'il les recense dans ses carnets. Puisqu'à ce jeu tout risque d'être perdu un jour, il se fait le conservateur pointilleux et ironique des instants révolus, refusant que la mort le révulse, s'obstinant aussi à ne jamais la trouver tout à fait acceptable. On voit, au fil de ses œuvres, se déployer une obsession lancinante et compulsive pour ne pas laisser tomber les morts, pour porter le deuil, aussi lourd soit-il, aussi légèrement que possible. On se dit qu'il est presque morbide de troubler ainsi le dernier repos, qu'il faudrait à tout le moins s'efforcer de vivre dans ce présent qui ignore les disparus comme l'histoire les vaincus. Mais Éric Fourmestraux, lui, est hanté par la croyance – somme toute pas si déraisonnable – que dans le moindre objet, dans toute image prise ou donnée, dans les empreintes et dans les mues, se serait réfugiée la personne toute entière, et qu'il pourrait, sinon la ressusciter ou la rendre éternelle, du moins ranimer et célébrer des existences qui n'ont d'autre titre de gloire que d'être et d'avoir été vécues.

Dans les « portraits avec objet », il juxtapose un visage et une chose, sans que l'on puisse décréter que la seconde ne serait qu'accessoire, puisqu'un lien intime les unit. Si les vivants décident de leur emblème (gant de boxe et pinceau pour ses filles), ceux qui nous ont quittés, eux, ne peuvent que se plier au choix, parfois décalé, de ce qui les accompagne : sécateur du père, pistolet de la mère. S'agit-il de se débarrasser des figures tutélaires dont on croit parfois qu'elles nous empêchent de mener notre vie ? Plutôt de considérer que toute chose peut être relique, toute relation ensorcellement : « Mais lui, l'enchanteur, lui, qu'il mêle sous la douceur de sa paupière leur apparence à tout ce qu'il a vu ! Que la magie du talisman, de la fumeterre lui soit plus vraie que le clair rapport ! L'image valable, rien ne peut la lui détruire, qu'elle soit en chambres, qu'elle soit en tombeaux, qu'il chante la bague, la boucle, ou bien le broc. »<sup>2</sup>

Comment déjouer les ravages du temps, les évanouissements de l'être ? Éric Fourmestraux s'accroche au plus prosaïque, au plus élémentaire : la quadrichromie de l'image (« Pauline en 4 couleurs »), la pièce d'identité lacunaire (« Passeport N°80366 »), le café quotidien dans l'empreinte duquel il ne lit pas l'avenir, mais marque le passé (« Carnets de café »). En guise d'autoportrait, l'artiste, fort embarrassé sans doute quand il doit fixer ses propres contours, accumule, dans des flacons datés, les reliefs de barbes qui ombrèrent son visage, vestiges dérisoires d'une esquisse vitale (« De Joseph Beuys à Jean Bastiani, et après ? »).

Dans chacune de ses créations se nichent les trouvailles d'un humour graphique qui est comme l'autre face de sa mélancolie.

De la délicate bravoure dont témoignent les grands émotifs, il érige aux disparus des monuments intimes. Sur l'autel d'une cheminée trône le portrait de son père, d'après une photo prise trois jours avant sa mort, image inachevable qui se défait déjà en pointillés. Dans l'âtre, elle se redouble d'un puzzle, comme si de l'impossibilité de la réincarnation, on pouvait faire un jeu, comme pour reconnaître, aussi, que ceux que nous aimons restent dans nos souvenirs toujours énigmatiques (« Le troisième jour. À Philippe F. »). L'hommage à la mère, c'est celui fait au courage dans son plus simple appareil : appuyée à son déambulateur, elle reste debout, rien de plus. Mais rien de plus fort non plus, pour qui dut lutter contre son propre corps (« Rester debout. À Françoise F., née Bégué » et « Sclérose [en plaques] »).

Avec les portraits de Françoise et Juliette de trois quart dos, Éric Fourmestraux semble fixer les contours des silhouettes jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent, comme dans un jeu de « un, deux, trois soleil » où il trace son éblouissement infini. À ne pas vouloir les perdre des yeux, ne risque-t-on pas de perdre les aimés? Maudit, tel Orphée, d'avoir tourné ses regards en arrière, Éric Fourmestraux conjure le sort par ses protocoles et ses formules. Ainsi, il élabore une procédure qui l'amène à reproduire à l'aveugle ses dessins (d'un chien, d'aveugle justement, puis de ceux qui lui manquent). Déformés, interrompus, tremblants, les traits qui composent et décomposent ces doublons fantomatiques nous montrent la fragilité de ce que l'on sait les yeux fermés, de ceux que l'on connaît par cœur.

Chacune de ces pièces est une tentative inespérée pour faire sentir que les aimés qui sont là ne sont pas encore partis. Son œuvre est une concession perpétuelle au temps qui célèbre ceux qui nous quittent, ceux qui nous parviennent et ceux qui nous reviennent. Puisque son père avait enjoint à qui lui survivrait de penser à lui en croisant d'aventure un certain torrent (« Le chant de la Guisane »), Éric Fourmestraux y alla pour capter ce flux intarissable :

« Que si le destin terrestre un jour t'oublie,  
à la calme terre, dis : je coule.  
À l'eau vive, dis : je suis. »<sup>3</sup>

Marion Schumm, juillet 2018

<sup>1</sup> D'après Ovide, Les Métamorphoses, Livre X, Fable 1

<sup>2</sup> Rilke, Sonnets à Orphée, extrait de « Est-il d'ici? »

<sup>3</sup> Rilke, Sonnets à Orphée, extrait de « Sens, tranquille ami »